Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 29 (1986)

Heft: 1

Artikel: Les ouvriers du livre dans leurs lettres au XVIIIe siècle : à propos d'un ouvrage récent

Autor: Lescaze, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-388454

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dersetzen wollen. Der Verleger muß Wege finden, über den Kreis seiner wissenschaftlichen Innenwelt hinaus plausibel zu machen, welche Handschriften und warum gerade diese durch Jahrhunderte als bewahrenswert empfunden wurden. Faksimile-Ausgaben machen ihre Inhalte wieder greifbar und die Basis für die Auseinandersetzung mit dem Geistigen unserer Vergangenheit wird größer.

Daß dies in einem ersten Ansatz vielleicht schon gelungen ist, beweisen die vielen Faksimile-Ausstellungen der allerletzten Zeit. Die Berner Ausstellung wurde schon erwähnt. Ein Jahr zuvor wurde von Madame Claudine Lemaire in der Bibliothèque Royale Albert Ier, Brüssel, eine Ausstellung mit dem Titel «Manuscrits et imprimés anciens en fac-similé de 1600 à 1984» erarbeitet; der ausführliche Katalog dazu gibt einen sehr guten Überblick über dieses spezielle Kapitel der Buchgeschichte. Im Februar 1986 wurde die erste Ausstellung in den neuen Räumen der Universitätsbibliothek Bamberg unter dem Titel «Text und Bild im Mittelalter. Illuminierte Handschriften aus 5 Jahrhunderten in Faksimile-Ausgaben» eröffnet. Helga Unger verfaßte dazu einen 200 Seiten umfassenden Katalog, der fast schon als Handbuch zum gestellten Thema anzusehen ist und nun nicht mehr nur das Phänomen Faksimile durchleuchtet, sondern mit den Dokumenten arbeitet und zu deren Benützung ernsthaft anregt. Gerade die Ausstellung in Bamberg hat den Beweis dafür geliefert, daß es heute möglich ist, mit den Faksimile-Ausgaben eine «bibliothèque imaginaire» aufzubauen und das vielfältige Buchgut der Vergangenheit in neuer Form der Erschließung zuzuführen.

BERNARD LESCAZE (GENÈVE)

LES OUVRIERS DU LIVRE DANS LEURS LETTRES AU XVIIIE SIÈCLE

A propos d'un ouvrage récent

Il existe à Neuchâtel une mine de diamants. Du moins pour l'historien du livre qui se voit proposer, année après année, des gemmes splendides sorties de ce coffre à trésor que sont les archives de la Société typographique de Neuchâtel (STN) par des savants comme Robert Darnton ou Jacques Rychner. Durant vingt ans, de 1769 à 1789, les ouvrages en français de la STN ont connu une diffusion européenne, de Saint-Pétersbourg à Lisbonne et de Copenhague à Naples. D'autres maisons, celle des Cramer à Genève par exemple, ont connu semblable expansion, mais leurs archives sont perdues, au contraire de celles de la STN. L'exceptionnel intérêt de ces papiers est dû au fait que ce «sont les seuls où l'on puisse étudier le livre dans tous les aspects de son existence, depuis les commandes d'encre et de papier jusqu'à la diffusion de textes imprimés partout en Europe. Grâce à ces archives, on peut reconstituer systématiquement le circuit de communication qui liait l'auteur, l'éditeur, le typographe, le voiturier, le libraire et le lecteur[1].» Qu'on en juge: une centaine de livres de comptes et quelque 50 000 lettres conservées fournissent une documentation unique au monde, qui permet non seulement de mieux cerner les aspects matériels de la fabrication d'un livre, voire de comprendre les mécanismes commerciaux qui sous-tendent l'activité des imprimeurs-libraires, mais encore de pénétrer, presque par effraction, dans la vie privée et professionnelle des ouvriers du livre.

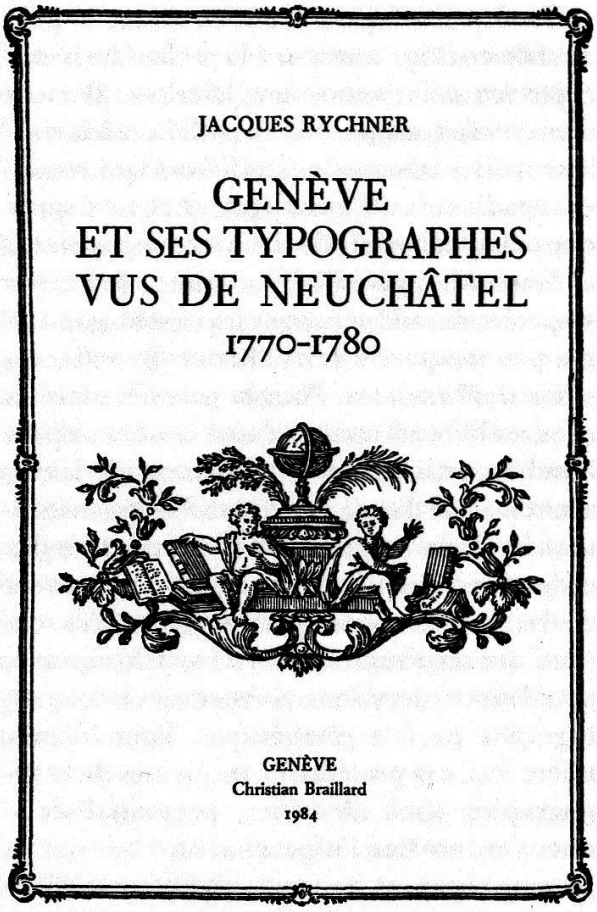
Ce dernier aspect est sans doute le plus neuf de ceux qu'ouvrent à la recherche historique les documents neuchâtelois. Il vient d'en être fait usage dans un petit livre à la couleur ivoire, comme le parchemin qui recouvrait jadis certains ouvrages, et au titre quelque peu rébarbatif: *Genève et ses typographes vus de Neuchâtel. 1770–1780*[2]. Pourtant, «le lecteur s'apercevra sans peine que le présent ouvrage n'a pas son pareil dans l'historiographie du siècle des lumières. Pour la première fois en effet, un livre est consacré tout entier aux plus humbles artisans du livre, protes, pressiers, apprentis, et décrit leur travail et leur vie de tous les jours non pas dans l'abstraction des ordonnances réglementaires, mais au travers de documents vécus, de lettres originales surtout, qui sont reproduites ici sans coupures, avec leurs expressions savoureuses et leur ortographe parfois phonétique. Pour la première fois, ces prolétaires anonymes de la typographie sont identifiés, personnalisés – mieux encore font l'objet chacun d'une notice biographique et entrent ainsi dans l'histoire[3].» On ne saurait mieux dire en quelques mots et pourtant le préfacier omet d'ajouter que cet ouvrage offre aussi une vraie leçon d'histoire.

Avant de l'analyser, il convient de le décrire, parce qu'il le mérite à plusieurs titres. Dans son aspect matériel d'abord. A l'heure où l'impression offset domine en maîtresse, sa composition comme son tirage ne relèvent que de l'art typographique le plus classique. Le caractère choisi, du Fournier, est celui-là même que la STN avait retenu pour sa fameuse édition *in-quarto* de l'*Encyclopédie*. Nul doute que ce clin d'oeil à la typographie neuchâteloise n'ait été voulu par feu Etienne Braillard, le regretté maître-imprimeur qui avait conçu avec l'auteur, Jacques Rychner, ce livre qui devait couronner le demi-millénaire d'impressions genevoises, célébré en 1978 par de nombreuses publications[4]. Son fils Christian Braillard, reprenant le flambeau, en a assumé l'impression et l'édition et s'est montré, dans cette réalisation, digne des travaux de son père. Il faut encore louer le papier vergé admirablement choisi, les pages de garde, qui reproduisent un papier huilé du XVIIIe siècle au point que l'on pourrait presque s'y tromper, la mise en page originale, truffée de vignettes, de culs-de-lampe et autres ornements typograhiques d'époque, pour ne pas mentionner les nombreux documents reproduits en fac-similé ainsi que le plan de Genève en couleurs sur lequel ont été reporté les emplacements d'ateliers d'imprimerie repérés par Jacques Rychner. En un mot, la présentation de ce livre, compte-tenu du parti-pris passéiste de la mise en page, apparaît comme parfaite et fait honneur à l'édition genevoise. Quant à son contenu, l'ouvrage se divise en cinq parties. Une introduction substantielle l'ouvre, dans laquelle l'auteur présente et commente quelques-unes de ses trouvailles et se livre à quelques réflexions sur la main d'œuvre provenant de Genève – sans en être forcément originaire – employée par la STN. Suivent des «Notices sur les ouvriers», véritable dictionnaire biographiques des hommes mentionnés dans les documents qui constituent la troisième partie du texte. Ces notices sont très travaillées grâce à l'apport de renseignements extraits de multiples sources d'archives à Genève comme à Neuchâtel. Seul sans doute, l'historien professionnel pourra mesurer le labeur caché derrière les petites précisions anodines qui parsèment les différentes notices. Il s'agit-là d'un travail minutieux effectué sur des personnes qui n'ont généralement guère laissé de traces dans les documents officiels. A noter que ces personnes sont toutes du sexe masculin. L'imprimerie

Vignette Braillard

est alors, en tout cas dans le travail de l'atelier, un métier d'homme, où la femme n'apparaît guère qu'en tant que servante ou maîtresse, lingère ou *bourgeoise,* c'est-à-dire l'épouse du patron, parfois aimée, souvent honnie[5]. En complément de son travail, Jacques Rychner présente une iconographie du travail dans l'atelier et un «vocabulaire typographique» reprenant de nombreux termes usités dans les documents originaux et qui rendra bien des services au lecteur.

Les précédents travaux de Jacques Rychner concernant l'organisation de l'atelier d'imprimerie nous avaient déjà mis en appétit[6]. C'est que l'historien neuchâtelois ne se contente jamais de citer ses documents en vrac d'une manière sèche et impersonnelle. Au contraire, il s'efforce toujours de les mettre en situation et de faire saisir à son lecteur la réalité concrète de ce qu'il décrit. Il peut ainsi détailler avec minutie l'organisation du travail, au *casse,* soit dans le local où travaillent les compositeurs, et à la *presse,* en fournissant au passage nombre de renseignements inédits ou inconnus, mais il commence par humer l'air ambiant: «Entrons maintenant dans l'atelier. Avant d'en décrire le mobilier et d'analyser les gestes de son personnel, laissons-nous pénétrer par les bruits et les odeurs: les presses gémissent, le plancher frémit, le maillet d'un compositeur *taque* les caractères qu'il serre dans la forme, lazzi et jurons sonnent haut, les pressiers transpirent, ça sent l'encre et le papier humide, mais aussi la sueur, le fromage et le gros rouge du dernier goûter, et peut-être l'urine, qui a servi à dégraisser les balles à encrer[7].» Tout Rychner se trouve dans ces quelques lignes qui en disent plus long sur sa méthode et sa sensibilité d'historien que bien des analyses. Rien de ce qu'il avance qui ne soit fondé sur des sources précises, mais rien qui ne revive aussi dans sa prose précise. Après avoir énuméré les meubles de l'atelier et la façon dont ils sont rangés, il en vient à étudier les gestes et les rythmes des ouvriers, avec une préoccupation d'anthropologie historique qui le rapproche étrangement des travaux d'un Guy



Thuillier sur l'administration française au XIXe siècle. Il faut lire sa description des attitudes du compositeur: «Bien que certaines gravures le dotent d'un tabouret haut, le compositeur du XVIIIe siècle est généralement debout devant ses casses. Dans la main gauche, il tient son *composteur,* sorte de règle à rebord en fer ou en cuivre, fermée d'un coôté par un arrêt fixe, de l'autre par un arrêt coulissant et réglable. De la main droite, il lève les lettres dans leurs cassetins respectifs et les aligne une à une dans le composteur où le pouce gauche les maintient. A l'instar de celles d'une bonne dactylographe moderne, ses mains travaillent à l'aveuglette: d'une part, il connaît par cœur l'emplacement de chaque cassetin, d'autre part, la tige des caractères comporte un *cran,* sorte de petite rigole qui indique au simple toucher dans quel sens poser la lettre dans le composteur[8].» On sait que le travail de composition proprement dite n'occupait que les deux tiers du temps de travail

(10 à 12 h par jour) du compositeur. Il devait notamment accomplir deux autres *fonctions* – ainsi que l'on nommait ces tâches à l'époque –, d'une part la correction des erreurs commises lors du premier jet, dite correction sur le plomb, et d'autre part la distribution des caractères de pages déjà tirées dans les cassetins, tâche importante, puisque de sa précision dépend l'exactitude des compositions ultérieures. Quant au pressiers, outre le travail de la presse, il leur incombait de brosser à la lessive de potasse bouillante les formes encore encrées avant de les rendre aux compositeurs, et de tremper, c'est-à-dire d'humidifier le papier servant aux impressions du lendemain. Ce dernier travail est d'autant plus nécessaire que le papier « est rude, et la presse faible : placées telles quelles sous la platine, les feuilles de l'époque n'auraient pris l'encre que très imparfaitement[9] ». Cette attention portée à l'aspect matériel de la production du livre n'est, bien sûr, pas le seul fait de Jacques Rychner, puisque Robert Darnton pratique la même méthode. A propos de l'encrage parfois défectueux des feuilles, Darnton cite une lettre évocatrice[10] : « Mais nous avons été bien étonnés à la réception de vos feuilles de voir que malgré qu'elles ont été choisies, elles ont été tirées par des ouvriers qui ne sont bons qu'à tirer de l'eau du puits et non le barreau. Nous voyons des bras énervés ou paresseux, qui distribuent sur leur formes beaucoup d'encre pour avoir moins de peine à tirer », tandis qu'un souscripteur de l'*Encyclopédie* se plaignait à la STN : « Je connais plusieurs personnes qui se proposaient de souscrire pour l'*Encyclopédie* et qui ont été arrêtées à la vue des négligences multipliées de vos pressiers, dont les doigts sont imprimés sur presque toutes les feuilles ! » Grâce à cette mauvaise habitude, qui a laissé des traces sur des exemplaires conservés de l'*Encyclopédie* et à la précision des livres de comptes de la STN, l'historien américain a pu identifier le posseur de ce qui doit bien être la seule empreinte digitale du XVIIIe siècle identifiée, un certain Bonnemain, pressier de son état. Ce détail va au-delà de l'anecdote. Il montre la richesse des archives de la STN. Leur ampleur et leur variété offrent aux historiens de multiples pistes de recherche dont les travaux de Rychner et de Darnton sont le témoignage.

L'étude du cas genevois, choisie par Jacques Rychner se justifie aussi par le nombre de pièces de correspondance conservées entre Genève et la STN (2209) soit moins que Paris (2426 pièces) mais bien plus que Lyon (1285 pièces) ou Berne (1342 pièces). A dire vrai, l'étude de la librairie genevoise, jadis esquissée pour le XVIIIe siècle par John Kleinschmidt, que complètent en partie les travaux de Georges Bonnant, ne saurait être envisagée pour cette période sans avoir recours aux documents neuchâtelois. En choisissant de s'intéresser au personnel des ateliers genevois, Jacques Rychner a délibérément plongé dans un monde encore mal connu. Certes, l'on sait que cette main d'œuvre est, sous l'Ancien Régime, d'une grande mobilité. Les maîtres-imprimeurs, aussi bien à Genève qu'à Neuchâtel, ne pouvaient guère compter sur un réservoire de main d'œuvre locale très

abondant en raison de la petitesse de ces deux villes (environ 20 000 habitants pour Genève, 4000 pour Neuchâtel vers 1770). Force était donc de recruter des ouvriers étrangers, principalement en France, dans les Pays-Bas autrichiens de langue wallone et, source importante en raison d'Avignon, dans le Comtat

De Besançon, le 22 Octobre 1770.

Mon ami,

vous excuserez si je vous ai écrit que j'allais partir pour Dijon, je le croyois effectivement, mais la petite vérole m'a empêché de partir, il a fallu gagner la baviere, voilà où sont exposé tous ceux qui couche avec les allemandes; je vous prie de me marquer ce que ces messieurs auront dit de moi, lorsque monsieur Lauche leur a dit que je désirerois retourner travailler chez eux, de même que le nom des François qui travaille avec vous: vous me marquerez

Lettre des ouvriers Cloche et Borel.

de geneve ce 11 Avril 1772

Monsieur.

Monsieur La présente est pour vous assurer de mes respect, en même tems pour vous mender si vous avez besoin d'un ouvrier, pour la casse, étant bon pour la presse en cas de besoin, je vous assure que vous en serez très contents, il n'est pas débauché, et aime a travailler, si le cas se présente que vous eussiez besoin de lui, vous aurez la bonté de rendre reponce sitot la présente vue. je finie de tout mon cœur votre très-humble et très-obéissant serviteur

André Maxan

Vous adresserez votre lettre à geneve chez M. Gallet rue des belles pettes, pour remettre à M. André Maxan.

Je suis en attendant votre très-humble et très obéissant serviteur.

Daniel Gallay.

Lettre des ouvriers Maxan et Gallay.

Venaissin. En effet, la STN recrute son personnel par l'intermédiaire souvent d'agents officieux, tels un bibliophile à Strasbourg, un libraire quelque peu marginal à Paris, un fondeur de lettres à Lyon, voire un horloger à Genève ou des arithméticiens libraires. Leur rôle «est de trouver des ouvriers fatigués de Genève ou curieux de changement... de sonder, autant que faire se peut, le caractère des candidats et, une fois l'engagement conclu, de leur verser au nom de leur futur employeur le léger viatique qui était d'usage[12].» Mais il arrive aussi que les ouvriers écrivent spontanément à la STN pour offrir leurs services, voire ceux de leurs camarades. Il semble bien que les ouvriers ainsi recrutés n'aient jamais envisagé de rester pour une longue durée à Neuchâtel. Au moment de l'impression de l'*Encyclopédie,* la correspondance des directeurs de la STN révèle que cette dernière est prête à allouer une récompense à ceux de ses employés qui resteront avec elle jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage, soit pendant deux à trois ans. La mobilité de cette main d'œuvre ne la rend pas disponible pour autant. Il faut parfois agir avec prudence pour ne pas effaroucher les confrères genevois, peu désireux de se voir enlever leurs meilleurs ouvriers au moment où le travail se fait abondant. D'ailleurs, les cas d'ouvriers de la STN désertant leur employeur pour s'en retourner à Genève ne sont pas rares non plus.

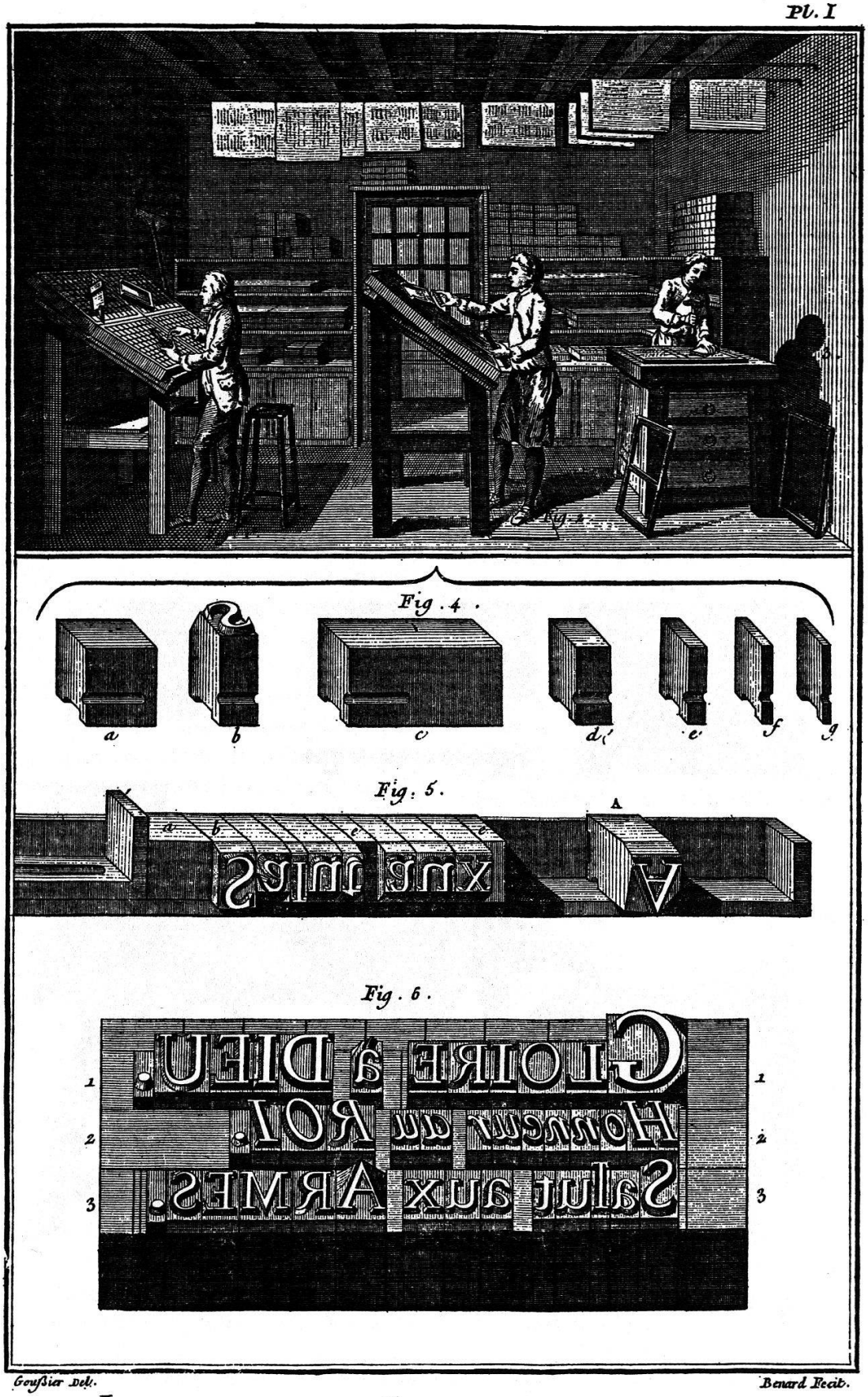
L'ouvrage de Jacques Rychner contient donc «une liste d'ouvriers et de protes dont les documents montrent, soit qu'ils ont travaillé à Genève, soit qu'ils ont de la famille à Genève (ville ou campagne)». Comme le souligne l'auteur, ont sans doute été omis de nombreux ouvriers qui ont pu passer par Genève, avant ou après leur séjour neuchâtelois, simplement parce qu'aucun document à disposition n'en fait mention. Cette liste représente donc davantage un inventaire provisoire qu'un bilan définitif. Il n'en demeure pas moins qu'elle reste, malgré les imperfections inhérentes au manque de documentation, d'une richesse prodigieuse. On y découvre, sans réelle surprise, à dire vrai, que 70 pour-cents des travailleurs du livre, à Genève, ne sont pas Genevois. En effet, les activités lucratives du négoce et de la finance retenaient davantage l'attention des ressortissants genevois, de même que la *Fabrique,* c'est-à-dire l'horlogerie et ses métiers annexes. Pourtant, l'ouvrier typographique gagnait gros, par rapport aux ouvriers du bâtiment ou du textile par exemple. Il y a là une recherche plus poussée à mener sur la place exacte de l'imprimerie au sein de la hiérarchie professionnelle urbaine, puisque cette industrie d'exportation serait la seule dont la structure démographique et sociale est comparable à celle de l'artisanat, déserté par les Genevois, en faveur précisément des industries d'exportation jugées plus rémunératrices. Comme on le voit, l'étude de Jacques Rychner ouvre aussi des perspectives inédites à l'histoire économique de Genève au XVIIIe siècle.

Pourtant, les documents rassemblés par l'auteur concernent avant tout l'histoire social, dont ils permettent d'écrire une page souvent émouvante, toujours inédite. Ces lettres «livrent bien autre chose encore que des itinéraires ou des densités de circulations : dans de nombreux cas ils reflètent l'atmosphère et les circonstances du voyage ainsi que le caractère de l'intéressé[14].» Ce contenu humain forme la vraie richesse de ce livre. On doit à ce propos regretter que celle-ci ne soit qu'esquissée dans l'Introduction, plutôt qu'analysée à fond, mais cela eût demandé un travail d'une toute autre ampleur. Force est donc au lecteur de se contenter des miettes offertes, quitte à rester sur sa faim. On peut en juger par ces quelques lignes dans lesquelles Jacques Rychner témoigne d'autant de finesse que de sensibilité. Parmi les ouvriers eux-mêmes, l'éventail intellectuel et moral est fort large: «il y a loin du prote Colas, qui écrit parfaitement (sensiblement mieux même qu'un tout petit patron comme Pierre Gallay), et dont les bagages, à côté de bas de soie, d'une robe de chambre satinée, d'un parapluie de taffetas et de quelques bons habits,

contiennent toute une petite collection d'ouvrage de référence au pressier Regamey qui parvient tout juste à manier la plume. Que l'instruction n'ait d'autre part rien à faire avec la moralité, c'est ce que nous montrent les cas de Borel ou de Roche, parfaitement capable de rédiger une lettre correcte et cohérente, mais aussi de jouer les pires tours à leurs employeurs ou même à leurs camarades[15].» Lorsqu'on examine la liste des effets du prote Colas, on ne peut manquer d'être surpris, outre les livres déjà mentionnés, du nombre de vêtements possédés par ce dernier, en particulier 19 chemises unies, sans compter 4 chemises garnies. Assurément, cette garde-robe sort de l'ordinaire. Elle comprend aussi un sac à poudre, avec sa houppe de soie, une boîte à savonnette et deux miroirs. Le prote emporte avec lui une paire de mouchettes gravées à son nom, très probablement en argent. C'est dire qu'il paraît respirer l'aisance. Pourtant, quand il voudra regagner Paris, il ne trouvera l'argent nécessaire qu'en mettant en gage auprès de son hôtesse neuchâteloise sa montre en or. Indice précieux d'une condition matérielle fragile, précaire!

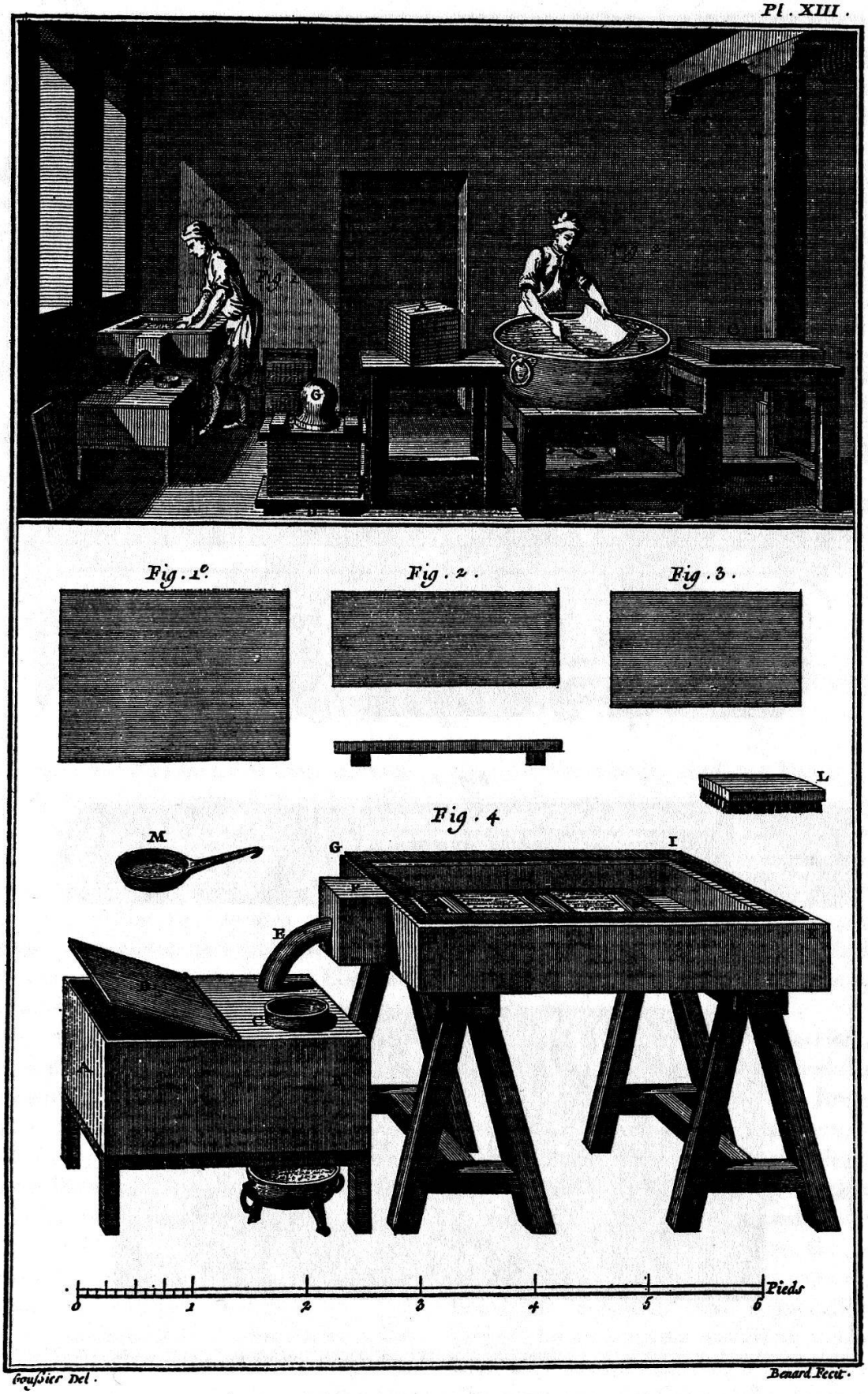
Dans l'annotation de ces documents, Jacques Rychner se révèle aussi sensible qu'érudit. Il vaut la peine de goûter la manière dont il commente la première phrase d'une lettre d'un ouvrier empêché de revenir travailler par un contretemps, adressée à l'un de ses amis, ouvrier de la STN: «Mon ami, vous excuserez – ici, Jacques Rychner relève le vouvoiement fréquent alors entre ouvriers et cite Rétif de la Bretonne – si je vous ai écrit que j'allais partir pour Dijon, je le croyois effectivement, mais la petite vérole m'a empêché de partir – lire vérole, souligne l'annotateur! comme le contexte l'indique – il a fallu gagner la bavière, voilà où sont exposés tous ceux qui couchent avec les allemandes[16]», et la note de préciser: «Jeu de mots populaire décrivant les effets du traitement au mercure appliqué au XVIIIe siècle pour les maladies vénériennes, traitement qui provoquait une abondante salivation: baver, Bavière.»

Il faudrait aussi souligner l'alacrité qui se dégage de certains documents. Les récits, tels ceux de Contat ou de Rétif de la Bretonne, décrivant la vie joyeuse des imprimeurs à Paris ou à Auxerre, semblent trouver leur confirmation dans les lettres reçues ou adressées par la STN. Grâce à elles, le monde du travail au XVIIIe siècle est mieux perçu. Il apparaît fondamentalement différent de celui qu'instaure, un siècle plus tard, le travail en fabrique. La relation au travail ne saurait s'y comparer «Nous sommes à des lieues des équipes rigides attachées à leur atelier par les nécessités de la mécanique et par les disposi-



Goussier Del. Benard Fecit.

Imprimerie en Lettres, L'Operation de la casse.



Gousier Del.

Benard Fecit.

Imprimerie, Tremperie et Lavage des Formes.

tions de sévères règlements de fabrique, tels qu'on les trouve déjà dans bien des grandes manufactures de l'époque. L'imprimeur, lui, quitte sa casse ou sa presse sous le moindre prétexte, et quand ce n'est pas lui qui va à la bouteille, c'est la bouteille qui vient à lui[18].» Comment ne pas songer, en parcourant ces lettres, au *Journal* du vitrier Ménétra, récemment exhumé par Daniel Roche[19]?

C'est dire qu'à la lecture de ce livre, avant tout formé de témoignages, tout un monde perdu émerge de l'oubli, dans lequel l'éthique calviniste du travail s'accommode fort bien d'une jouissance de l'instant qui passe. Si cet ouvrage comporte une leçon d'histoire, c'est qu'il permet une histoire des mentalités populaires, tant il est vrai que ces ouvriers imprimeurs, même bien payés, demeurent ce qu'en d'autres temps, on eût appelé des prolétaires, c'est-à-dire des hommes qui ont toujours souci du lendemain. Des hommes que la maladie ou le chômage renvoie à leur condition précaire. Il y a une étonnante concordance entre les conclusions auxquelles parvient Jacques Rychner et celles d'Arlette Farge, dans son dernier livre *La vie fragile*[20]. «Derrière ces soirées au cabaret, il y a l'ennui; derrière ces libations répétées et ces aventures galantes, un profond sentiment d'insécurité; et peut-être ceci explique-t-il même cela[21].»

Au fond, ce qui transparaît dans cette correspondance, c'est bien la conscience de la fragilité de la vie. Non seulement matérielle, mais aussi dans les liens d'amitiés ou d'amour qui se dénouent comme ils se sont noués. Dans *Genève et ses typographes vus de Neuchâtel,* Jacques Rychner n'a pas seulement publié d'une manière impeccable – hommage des imprimeurs du XXe siècle à leurs devanciers du XVIIIe siècle – des témoignages humbles et poignants, il a aussi, par son travail d'historien du livre – mais d'une histoire d'une livre renouvelée – permit «la mesure de cette vie fragile, que l'histoire se doit de chercher à capter indéfiniment pour lui donner du sens et du poids[22].» A cet égard, son livre pèse lourd des multiples sens offerts.

NOTES

[1] ROBERT DARNTON, «Le livre prohibé aux frontières: Neuchâtel», dans: *Histoire de l'édition française,* t. II, *Le livre triomphant 1660–1830,* Paris 1984, p. 343.

[2] JACQUES RYCHNER, *Genève et ses typographes vus de Neuchâtel 1770–1780,* Genève, Christian Brailard, 1984, 219., ill.

[3] Préface de Jean-Daniel Candaux, *op. cit.,* p. 7–8.

[4] Notamment *Cinq siècles d'imprimerie genevoise. Actes du Colloque international sur l'histoire du livre et de l'imprimerie à Genève 27–30 avril 1978,* publiés par JEAN-DANIEL CANDAUX et BERNARD LESCAZE, 2 vol., Genève, Société d'histoire et d'archéologie, 1980–1981.

[5] Voir ROBERT DARNTON, *Le grand massacre des chats,* Paris 1985.

[6] Notamment de JACQUES RYCHNER, «A l'ombre des Lumières: coup d'œil sur la main d'œuvre de quelques imprimeries du XVIIIe siècle» dans: *Revue française d'histoire du livre,* 1977, p. 611–642, et «Alltag einer Druckerei im Zeitalter der Aufklärung», dans *Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens* 4, 1981, p. 53–80.

[7] JACQUES RYCHNER, «Le travail de l'atelier» dans: *Histoire de l'édition française,* t. II, p. 43–44.

[8] *Op. cit.,* p. 44.

[9] *Op. cit.,* p. 49.

[10] ROBERT DARNTON, *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie 1775–1800,* Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1979, p. 230, lettre datée du 31 octobre 1771.

[11] *Op. cit.,* p. 236, lettre datée du 26 novembre 1780.

[12] JACQUES RYCHNER, *Genève et ses typographes...,* p. 11.

[13] *Op. cit.,* p. 15.

[14] *Op. cit.,* p. 23.

[15] *Op. cit.,* p. 28–29.

[16] *Op. cit.,* p. 82–85.

[17] Voir NICOLAS-EDME RETIF DE LA BRETONNE, *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* Paris 1794–1797, et NICOLAS CONTAT-dit-LEBRUN, *Anecdotes typographiques,* ed. par GILES BARBER, Oxford Bibliographical Society, 1980.

[18] JACQUES RYCHNER, *Genève et ses typographes...,* p. 32.

[19] DANIEL ROCHE, *Le Peuple de Paris,* Paris 1981, et MENETRA, *Journal de ma vie,* éd. par DANIEL ROCHE, Paris 1981.

[20] ARLETTE FARGE, *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIIIe siècle,* Paris 1986, notamment le chapitre «Le travail et ses marges», p. 123ss.

[21] JACQUES RYCHNER, *Genève et ses typographes...,* p. 32–33.

[22] ARLETTE FARGE, *La vie fragile...,* p. 324.